

Au Centre culturel canadien, à Paris, trois femmes pionnières de la ville d'aujourd'hui

Une exposition met en lumière les trajectoires de Phyllis Lambert, Ada Louise Huxtable et Gae Aulenti, qui ont en commun d'avoir fortement influencé la fabrique de la ville.



Ada Louise Huxtable, dans sa maison, en 1976. LYNN GILBERT

Ma première a fondé le prestigieux Centre canadien d'architecture, à Montréal ; ma deuxième fut la première critique d'architecture attitrée du *New York Times* ; ma troisième a réalisé les intérieurs du Musée d'Orsay, les aménagements de la Piazzale Cadorna, à Milan, et la célèbre lampe Pipistrello ; mon tout est une exposition qui se tient au Centre culturel canadien, à Paris, jusqu'au 17 mai.

Sous le titre « Histoires croisées », l'accrochage met en lumière les trajectoires de Phyllis Lambert, d'Ada Louise Huxtable et de Gae Aulenti, trois femmes nées dans les années 1920, au Canada, aux États-Unis et en Italie respectivement, qui ont en commun d'avoir fortement influencé la fabrique de la ville à une époque où les représentantes de leur sexe n'avaient pas leur place dans le domaine de l'architecture. C'est par des chemins détournés, de fait, qu'elles y ont fait leur trou.

Celui de la maîtrise d'ouvrage, pour Phyllis Lambert. En 1954, alors qu'elle n'avait que 27 ans, elle convainc son père, Samuel Bronfman, le fondateur de la distillerie Seagram, de renoncer à un projet de tour qu'il voulait faire construire à New York, et en récupère les manettes. Après avoir fait la tournée des plus grands architectes de son temps, comme elle nous l'expliquait le jour du vernissage, du haut de ses 98 ans, elle jeta son dévolu sur Ludwig Mies van der Rohe, qui construisit pour elle le Seagram Building, qui allait devenir, avec la plaza qui le prolonge, un des bâtiments les plus célèbres de Manhattan.

Trajectoires météoriques

Mais c'est surtout en tant que patronne et fondatrice d'institutions que la riche héritière a laissé sa marque : à la tête de l'Héritage Montréal, d'abord, association de protection du patrimoine de sa ville natale qu'elle crée en 1975 après avoir recensé (avec la complicité du photographe Richard Pare) tous les bâtiments en pierre grise de la ville, puis du Centre canadien d'architecture, à Montréal, dont elle présida aux destinées depuis son ouverture, en 1979, jusqu'à 2013.



Phyllis Lambert, la maison Shaughnessy, et le jardin de sculptures du Centre canadien d'architecture, en 1989.
CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE, FONDS PHYLLIS LAMBERT, MONTRÉAL

Centrée sur le souci que ces trois femmes avaient de l'espace public et de la préservation du patrimoine des villes à une époque qui était encore profondément influencée par l'idéologie de la table rase, l'exposition, dont le commissariat a été assuré par Léa-Catherine Szacka (associée à Catherine Bédard), les présente comme des pionnières de la ville durable, responsable, inclusive. Cette tentative de donner un sens historique et politique à des trajectoires météoriques et solitaires par la force des choses est le point fort de l'exposition, dont le contenu, un peu léger pour le reste, et malgré un catalogue bien conçu, laisse un petit peu sur sa faim.

[Cours en ligne, cours du soir, ateliers : développez vos compétences](#)

[Découvrir](#)

L'accrochage revient en outre sur la campagne menée dans son journal par Ada Louise Huxtable pour empêcher la démolition de Pennsylvania Station, en 1963, à New York. Si elle ne toucha pas directement son but (la gare fut démolie), la mobilisation citoyenne dont elle fut à l'origine

anticipait sur la Charte de Venise [*Charte internationale sur la conservation et la restauration des monuments et des sites*], qui sera établie dans les mois qui allaient suivre.

Quelques années plus tard, la France choisira de préserver la gare d'Orsay plutôt que de la démolir. En donnant à voir, aux côtés des dessins de Gae Aulenti pour le futur Musée d'Orsay, divers projets de bâtiments tous plus ou moins conformes aux standards du style international qui furent envisagés pour remplacer la gare de Victor Laloux, l'exposition rappelle à quel point l'histoire tient parfois à un fil. Le constat, à la fin des années 1970, de l'erreur que fut la démolition des Halles de Paris a conduit à une nouvelle prise de conscience.



Gae Aulenti et sa petite-fille Nina Artioli, au Musée d'Orsay, à Paris, en 1984. ARCHIVIO GAE AULENTI/MILAN

[Réutiliser ce contenu](#)